



HAL
open science

Ambiances urbaines en partage. Dépaysement et interculturalité

Jean-Paul Thibaud, Rachel Thomas, Nicolas Tixier, Sandra Fiori

► To cite this version:

Jean-Paul Thibaud, Rachel Thomas, Nicolas Tixier, Sandra Fiori. Ambiances urbaines en partage. Dépaysement et interculturalité. [Rapport de recherche] MRT : Programme de recherche sur le dialogue interculturel dans les espaces urbains; Ministère de la culture; CRESSON. 2010. hal-00993845

HAL Id: hal-00993845

<https://hal.science/hal-00993845v1>

Submitted on 17 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

CRESSON

Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain

Ambiances urbaines en partage – expériences du dépaysement –

Coordination scientifique des trois journées

Jean-Paul Thibaud

Dans le cadre du Réseau International Ambiances, trois journées de travail ont été organisées en France entre janvier et juin 2009. Ces journées exploratoires traitaient du partage de l'expérience sensible en milieu urbain.

Comment les ambiances urbaines expriment-elles des formes de sensibilité partagées et des manières d'être ensemble ? En quoi reconduisent-elles des modes de coexistence en espaces publics ? Quelle place occupe le sensible dans la constitution des cultures et des sociabilités urbaines ?

En posant de telles questions, il s'agissait de mettre la culture ordinaire à l'épreuve du sensible et de relire les enjeux de l'interculturalité à l'aune de la question esthétique. Plutôt que de concevoir les cultures comme des ensembles homogènes, clos sur eux-mêmes et souvent réduits à des variables ethniques, nous proposons de les décrire comme des processus dynamiques d'ajustements, de transformations et de sédimentations des cadres sensibles de la vie quotidienne (toutes modalités sensorielles confondues). Avec l'ambiance, il en va d'une nouvelle façon d'aborder l'expérience urbaine, en se rendant particulièrement attentif aux formes sensibles de la vie sociale, aux sensations ténues d'imprégnation d'un lieu, aux expressions corporelles des citoyens, et aux manières d'être souvent infra-conscientes qui nous mettent en contact avec autrui.

Pour aborder ces questions, nous nous sommes intéressés plus particulièrement au dépaysement en milieu urbain. Le dépaysement spécifie un rapport au monde environnant marqué par une perte ou une atténuation momentanée des repères de la vie quotidienne et du système de pertinence sur lequel nous nous appuyons dans nos affaires courantes. Cette brèche dans les habitudes peut avoir lieu aussi bien dans le cas d'un voyage à l'étranger, au cours d'une intervention artistique en ville, suite à la prise de substances illicites, en lien avec un événement particulièrement énigmatique et inattendu, en parcourant la ville en aveugle ou avec des écouteurs sur les oreilles, etc. Nous ne limitons donc pas le phénomène de dépaysement à une composante strictement spatiale ou géographique. En opérant une déstabilisation des routines perceptives, un dérangement de l'ordinaire urbain et un décentrement du sujet percevant, le dépaysement nous a aidé à mettre à jour ce qui confère à un espace public ou à une situation urbaine son visage plus ou moins familier. C'est donc en envisageant les ambiances familières dans leur relative étrangeté que nous nous sommes interrogés sur les évidences de la vie sensible en commun.

L'entrée par le dépaysement a constitué le fil conducteur des trois journées de travail qui se sont déclinées comme suit :

- Journée *Esthétique ordinaire et formes de vie urbaine*
co-organisée à Grenoble par Sandra Fiori et Nathalie Simmonot
- Journée *Corps et intercorporéité en espaces publics*
co-organisée à Lyon par Anne Jarrigeon et Rachel Thomas
- Journée *Politique du sensible et langages de la ville*
co-organisée à Paris par Henri-Pierre Jeudy et Nicolas Tixier

Esthétique ordinaire et formes de vie urbaine

Synthèse de la journée du 30 avril 2009, Cresson, Grenoble

Sandra Fiori (CRESSON) et Nathalie Simonnot (CERMA)

MATINEE 10h – 13h

10h00 Présentation du séminaire et de la journée

- Jean-Paul Thibaud** Directeur de recherche CNRS-CRESSON
Responsable du Réseau International Ambiances
- Sandra Fiori** Urbaniste, maître-assistante et chercheuse au CRESSON
(MCC CNRS 1563)
- Nathalie Simonnot** Historienne de l'art, chercheuse au CERMA (MCC CNRS 1563)

10h15 *La dimension esthétique des ambiances*

- Jean-François Augoyard** Philosophe, urbaniste, musicologue,
Directeur de recherche CNRS-CRESSON

11h00 Discussion et mise en perspective

- Olivier Soubeyran** Professeur à l'Institut de Géographie Alpine, Grenoble 1
- Rozenn Canevet** Doctorante en esthétique et sciences de l'art, Université Paris 8

12h00 Débat

Textes présentés et discutés :

Augoyard J.-F., « La dimension esthétique en partage », actes du colloque de Cerisy *Espaces publics : esthétiques de la démocratie*, sous la dir. d'Isaac Joseph, Cerisy-la-Salle, 23-30 juin 1993

Augoyard J.-F., « L'action artistique dans l'espace urbain », in Métral Jean (ed.), *Cultures en ville ou de l'art et du citoyen*, la Tour d'Aigues, éditions de l'Aube, 2000, p. 14-23.

Augoyard J.-F., « Vers une esthétique des ambiances », in Amphoux P., Chelkoff G., Thibaud J.-P. (éds), *Ambiances en débats*, Bernin, La Croisée, 2005, chapitre 1.

DEJEUNER 13h – 14h

APRES-MIDI 14h – 17h30

- Julie Desprairies** Chorégraphe, compagnie Desprairies
- Corinne Pontier** Directrice artistique du collectif Ici-Même (Grenoble)
- Martine Bouchier** Professeur d'esthétique, chercheur à LOUEST (MCC - CNRS)
- Rainer Kazig** Géographe, Institut de géographie de l'Université de Bonn
- Marc Breviglieri** Sociologue, Groupe de Sociologie Politique et Morale (EHESS)

Durée de chaque intervention : 20 mn

Débat animé par **Sandra Fiori, Nathalie Simonnot et Jean-Paul Thibaud**

Faire travailler deux objets fondamentaux de la recherche sur les ambiances, le sensible et l'ordinaire, à partir de l'esthétique. Telle est la proposition à laquelle conviait cette deuxième journée du séminaire « ambiances urbaines en partage : expériences du dépaysement » qui, tout en prenant appui sur plusieurs postures fondatrices du laboratoire Cresson¹, était conçue comme l'occasion d'élargir le débat à d'autres voix, scientifiques et artistiques.

Loin de s'en tenir aux mondes de l'art -fussent-ils non conventionnels- et à l'esthétique dans ses acceptations traditionnelles, le propos² était d'interroger l'esthétique sous un jour plus pragmatique, qui accorde à la composante perceptive de l'expérience un rôle actif dans le rapport que chacun entretient à son environnement et aux autres, à la fois mode de connaissance et forme d'engagement au monde.

En ce sens, comment l'ordinaire, au fondement d'une culture urbaine commune, est-il l'objet de pratiques esthétiques ? Sous ces conditions, que recouvre l'expérience esthétique ? Comment s'exprime-t-elle ? De quelles manières l'esthétique s'enracine-t-elle dans le sensible ? De même, comment chacun, avec sa propre discipline, s'empare-t-il d'une approche pragmatique de l'esthétique ? Quels enjeux révèle-t-elle pour les domaines de la conception et de la création ? En quoi peut-elle contribuer à une pensée critique sur les conditions et les formes par lesquelles la ville reste aujourd'hui -ou non- un espace partagé ?

A cette série de questions, la thématique du dépaysement, qui s'oppose a priori à l'univers du banal, du familier, du routinier, constituait une manière particulière de pousser la réflexion sur l'esthétique *ordinaire* dans ses retranchements. A ce titre, par quels processus, sous quelles configurations bascule-t-on de l'ordinaire dans l'extra-ordinaire ou plus simplement dans le non-ordinaire ?

La synthèse que nous proposons ici suit finalement d'assez près le déroulement chronologique du séminaire. Au-delà de la commodité descriptive ou d'une cohérence du programme a priori, ce parti-pris cherche à rendre directement compte des problématiques et thématiques transversales qui ont émergé de la mise en débat des exposés de chaque demi-journée. Ce mode de restitution est loin d'épuiser les sujets ou les pistes abordés au cours de la journée, tant les interventions, malgré -ou grâce à- la diversité d'objets de travail et d'horizons disciplinaires représentés, se répondent parfois de manière très surprenante les unes par rapport aux autres. En cela invitation est faite au lecteur d'écouter les exposés et débats³ afin de tisser par lui-même d'autres liens féconds entre les propos de chaque invité.

Esthétiques au pluriel

C'est plutôt sur un mode indirect que la thématique du dépaysement fut convoquée au cours de la matinée. Organisée autour des travaux et réflexions de Jean-François Augoyard, elle fut plutôt consacrée à discuter le cadre d'une esthétique des ambiances, d'un point de vue à la fois théorique, épistémologique, et opératoire. A ce titre, les questions de l'*intentionnalité* et de l'*attentionnalité* apparaissent comme un des axes transversaux à travers lequel émergent *des* esthétiques.

Vers une autonomie des atmosphères ?

¹ Le sensible -dans ses interactions avec le social- comme mise en forme de la vie urbaine, la construction in situ d'une expérience partagée et, plus largement, l'attention portée à l'ordinaire et au quotidien.

² Redevable à des travaux déjà anciens (John Dewey) ou plus récents (Richard Shusterman et Arnold Berleant)

³ <http://www.ambiances.net/?p=330>

L'intervention introductive de Jean-François Augoyard est à resituer dans un parcours de recherche qui, en une vingtaine d'années, est passé de la conviction que l'ambiance est affaire d'esthétique -dans la mesure où elle s'enracine dans le vivre et le faire-, à l'hypothèse d'un enracinement de l'esthétique dans les questions d'atmosphère.

La posture défendue est celle d'une "esthétique pré-réflexive", qui entretient une relation fondamentale à la sensibilité, donc à la corporéité. Cette posture opère en particulier un déplacement de la question esthétique : des théories de l'intentionnalité développées *dans* et *pour* les mondes de l'art vers une théorie des conduites esthétiques s'attachant plutôt aux formes de l'attentionnalité.

Le rôle que jouent les régimes d'attentionnalité, souvent considérés comme secondaires, dans les processus de conduites esthétiques, se trouve notamment étayé par des travaux empiriques⁴, qui montrent que la perception esthétique de l'architecture ordinaire ne s'exprime pas nécessairement sous la forme d'énoncés, de jugements, mais aussi sur le mode de la bribe, de l'étonnement, de l'exclamation..., relevant ainsi d'un niveau infra-réflexif qui, pour Jean-François Augoyard, "est précisément celui des ambiances".

Du point de vue théorique, la proposition d'une esthétique qui s'attache aux objets dans leurs modes d'apparaître se réfère en particulier aux travaux de deux philosophes allemands contemporains, Martin Seel et Gernot Böhme. S'intéressant aux situations de brèches, de moments critiques, d'attention flottante ou de sentiment flou de présence aux autres, et plus généralement aux formes de perception qui relèvent de l'indétermination, l'"esthétique de l'apparition" développée par Martin Seel rattache l'atmosphère à une conscience sensori-émotionnelle. Cette focalisation sur la sensation naissante et son indétermination se retrouve chez Gernot Böhme à travers un intérêt particulier porté à de "drôles d'objets" (tels que les nuages, le son...) qui, échappant aux catégorisations classiques (la masse, la stabilité, et plus largement l'espace euclidien), engagent au contraire nos émotions - considérées comme "des atmosphères vécues"-, au point de tendre à faire disparaître les limites entre le percevant et le perçu, le sujet et l'objet.

Poussant la théorie des ambiances du côté d'une équivalence entre l'esthétique et l'atmosphérique, les travaux de Seel et de Böhme ont aussi pour intérêt de spécifier les passages, glissements et reconfigurations possibles entre une *esthétique de l'ordinaire*, dont l'objet est de saisir ce qui, dans l'ordinaire de l'urbain, relève de l'expérience esthétique, et une *esthétique ordinaire* qui, plaçant le corps sentant au centre de toute expérience, se définit comme forme fondamentale de toute perception humaine.

En ce sens, c'est par l'introspection dans les fondements mêmes de la perception que ressurgit la question du dépaysement. Fabienne Martin Juchat l'aborda en particulier sous l'angle de l'empathie, en référence aux connaissances récentes qu'apportent les sciences cognitives sur les processus d'articulation entre cognition sensorielle, émotions et reconstruction symbolique langagière. Dans cette perspective, l'émotion peut être appréhendée comme ce qui amène à "se mettre à la place de ", à changer le regard qu'on porte sur un objet, et permet en cela de penser l'empathie en terme de "déplacement". Engageant la relation du sujet à un objet ou à un dispositif, l'émotion constitue en même temps la condition d'une expérience partagée.

La possibilité de la surprise, la sensibilité au momentané et à l'accident, ainsi que l'exploitation des brèches qui "nous arrachent à l'ordinaire" se trouveront illustrées à différents moments de la journée. Sous la forme d'expériences artistiques, comme par exemple dans les espaces conçus par Anthony McCall et présentés par Rozen Canevet, où le travail de la lumière trace un parcours qui sollicite le corps du spectateur dans toute sa

⁴ Augoyard Jean-François (dir.), Leroux Martine et alii. *L'expérience esthétique ordinaire de l'architecture*, tomes 1 et 2, Grenoble, CRESSON, 2003.

sensorialité, en même temps qu'il institue un temps qui n'est jamais le même, selon l'orientation du soleil ou le flux des visiteurs. Sous la forme aussi d'expériences proprement urbaines, comme le montre cette situation décrite par Rainer Kazig d'un cheminement nocturne dans un souterrain piéton qui, de désagréable, se transforme en surprise esthétique et "dépaysement intérieur" grâce au transport dans l'imaginaire cinématographique. On pense, à ce titre encore, à l'enquête menée par Marc Breviglieri sur les maraudes du Samu Social, qui témoigne des compétences sensibles déployées par les travailleurs sociaux pour entrer en contact avec des sans-abri profondément ensommeillés par l'ivresse ou le froid.

Des usages de l'esthétique des ambiances

Reprenant la question du caractère fondamentalement accidentel des atmosphères développée par Jean-François Augoyard et se situant d'emblée dans la perspective de "l'aménageur", l'intervention d'Olivier Soubeyrand interrogeait à sa manière les effets de la théorie des ambiances comme modèle de connaissance et comme modèle d'action. En ce sens, en quoi les ambiances contribuent-elles à penser -sinon à résoudre- le paradoxe auquel sont soumis les aménageurs, dont les stratégies reposent sur la fabrication d'usages attendus (le "faire faire"), mais sont en même temps toujours soumises à l'incertitude ?

Alors que l'efficacité d'un modèle stratégique repose sur ce qui lui échappe (la possibilité et l'effectivité des pratiques de détournement en étant bien souvent la condition d'acceptation), qu'ont à dire les ambiances sur l'amélioration des conditions d'efficacité d'un aménagement, c'est-à-dire ici sur la prévisibilité des comportements, indispensables la survie du projet ?

Plus qu'à une opposition entre vécu et conçu, c'est à un parallèle entre théorie des ambiances et pensée du risque et de l'incertain qu'invite la réflexion d'Olivier Soubeyran : en un mot, comment le caractère accidentel contenu dans la notion d'ambiance peut-il alimenter les disciplines de l'action, dont l'objet porte sur la compréhension de l'action non intentionnelle ?

La contribution de Fabienne Martin Juchat s'inscrivait quant à elle dans une mise en regard entre ambiances et communication. D'un point de vue théorique, la confrontation des concepts utilisés dans les deux champs tend à conforter l'hypothèse d'une distinction possible entre *atmosphère*, située du côté de l'affect, et *ambiance*, qui relèverait du nommable et de la construction sociale.

La question des ambiances intéresse aussi directement les pratiques de la communication et du marketing : d'un côté, les univers construits de notre modernité nous placent dans des situations de plus en plus courantes d'immersion dans des objets, ou plutôt dans des dispositifs ; de l'autre, la communication, prise dans une course à l'attractivité et à la quête d'identité, a fini par épuiser les ressorts des médias par saturation visuelle, et investit désormais les lieux et l'urbain.

Et si c'est alors bien plutôt d'ambiances que s'occuperait aujourd'hui le marketing (territorial, sensoriel), force est de constater, pour Fabienne Martin Juchat, que dans ce domaine s'est instaurée, par excès de scénarisation, une "construction sociale de l'ennui". Comment alors favoriser un entre-deux, entre une demande de préfiguration totale et la possibilité d'appropriations et de détournements capables de produire de la surprise ?

Si cette question rejoint celles posées par Olivier Soubeyran, l'intervention de Martine Bouchier sur l'esthétisation de l'espace public s'en est aussi fait l'écho. Sous des formes entremêlant pratiques artistiques, pratiques culturelles et fêtes populaires, se multiplient ces dernières années les grands événements du type "nuit blanche", sorte de "version édulcorée des événements manifestes du XXe siècle" où, à la transgression portée par les expressions

artistiques spontanées, s'est substituée une perspective de "bonne gouvernance". Ces événements témoignent en effet d'un marketing urbain qui s'est aussi emparé de l'art contemporain et de sa puissance iconique pour mettre en scène la ville, en (re)construire et gérer, selon les cas, un imaginaire, un patrimoine...

Un des intérêts de l'étude de ces formes d'instrumentation de l'art contemporain par les politiques publiques est en particulier de montrer les effets du recours à la médiation et au "spectatorat" dans le processus conjoint de mise en scène des lieux urbains et de prise en charge des actions à faire réaliser au public. En témoigne ainsi la figure du "jeu de piste" qui, tout en faisant déambuler le spectateur et nécessitant de sa part "stratégie, acuité et persévérance", prédétermine, par le tracé des lieux à visiter, le parcours à suivre et le point de vue à porter sur les espaces et les œuvres exposées.

Formes et figures du dépaysement

Plus directement consacrée à l'exposé d'études de cas et d'expériences artistiques, la deuxième partie du séminaire a en particulier permis de faire émerger plusieurs formes de dépaysement.

Etre dépaycé sans se déplacer

Le parcours chorégraphique conçu par Julie Desprairies en 2006 pour le quartier des gratte-ciel de Villeurbanne près de Lyon, construit sur la mise en résonance formelle entre l'architecture et les corps qui l'habitent le temps du spectacle, cherchait à réactiver la mémoire des lieux et les conceptions urbanistiques à l'origine du quartier. Créer des liens avec des territoires est aussi le propos de Thomas Hirschhorn, dont le *musée précaire Albinet* fut présenté par Martine Bouchier comme une forme de résistance à la spectacularisation de l'espace public : pendant 2 mois, en 2004, l'artiste installa, au pied d'une cité HLM de la banlieue parisienne et avec la collaboration des habitants, un lieu d'exposition, de conférences et d'ateliers autour d'œuvres majeures de l'art du XXe siècle.

Dans les travaux de recherches qu'il mène sur la perception esthétique *de la ville et dans la ville*, Rainer Kazig s'intéresse quant à lui aux pratiques de la vie quotidienne qui engagent une forme d'attention esthétique : le rituel d'une visite patrimoniale entre amis, l'esthétisation de lieux urbains désagréables par référence à un imaginaire cinématographique, ou encore la "résonance culturelle" recherchée à travers l'immersion dans l'ambiance de certains bars branchés, apparaissent alors comme des pratiques esthétiques qui possèdent certains traits communs avec les expériences proposées par les interventions artistiques précédentes.

Les interventions de Julie Desprairies, Martine Bouchier et Rainer Kazig se rejoignent en effet en ce qu'elles convoquent une forme de dépaysement sans déplacement, qui permet de revisiter ou conforter un lieu. Les expériences qu'ils évoquent s'ancrent sur des territoires, des populations, des usages installés ; elles procèdent moins par transformation radicale du quotidien que par son décadage : référenciation et mise à distance imaginaire de la situation, poétisation du lieu par la mise en vue d'éléments architecturaux passés inaperçus, composition avec la sociabilité ordinaire (processus de co-construction de l'œuvre avec les habitants, ritualisation ou simple co-présence)... En ce sens, à une exploitation des "potentiels esthétiques"⁵ d'un lieu correspond aussi, comme l'a souligné Marc Breviglieri, "un travail d'amplification de l'espace d'usage commun de la ville".

⁵ Notion empruntée aux travaux de Catherine Avenin. Voir Avenin C., *Les espaces publics urbains à l'épreuve des actions artistiques*, thèse de doctorat sous la direction de J.-F. Augoyard, Université de Nantes, 2005.

La volonté de Julie Desprairies de susciter la confusion, de brouiller la frontière entre danseurs et passants, témoigne particulièrement d'une esthétique du diffus, qui conduit à être touché par ce qu'on n'attendait pas ou par ce qu'on ne voyait plus, et à "basculer" dans l'expérience esthétique de manière parfois imperceptible, sur le mode de la surprise, de la résonance.

Cette forme de dépaysement engage donc aussi à sa manière la question de l'attention et du temps. Si l'inscription prolongée dans le lieu est un trait commun au travail de Julie Desprairies ou de Thomas Hirschhorn, l'expérience esthétique proprement dite naît plutôt de l'immédiateté de la situation et tient à la possibilité de l'accident⁶. Ce qui fait événement rejoint alors d'une certaine manière la notion d'*épisode esthétique* mise en avant par Rainer Kazig à partir de la pratique ordinaire de la ville. Empruntée à Gerhard Schulze⁷, cette notion d'épisode présente ici l'intérêt de pointer comment, dans un cadre banal ou artistique, sont susceptibles de se constituer des temporalités partagées et, par là même, des formes de réactivation d'appartenance à un groupe ou à un territoire.

La construction du dépaysement dont il est ici question pourrait finalement se décrire, pour reprendre le mot d'Henry Torgue, sous la forme d'un *repaysement*.

Dépaysements à soi-même et aux autres

Bien que relatives à des contextes très différents, les interventions de Corinne Pontier et de Marc Breviglieri ont elles aussi soulevé des réflexions convergentes, renvoyant, chacune à sa manière, à la production de situations "extrêmes" dans un contexte urbain. D'un côté, l'observation, par Marc Breviglieri, du travail effectué par les maraudes nocturnes du Samu Social s'intéresse aux états-limites (ébriété, grand froid, sommeil profond) et aux situations d'insensibilité dans lesquels se retrouvent, dans les rues de Paris, les sans-abris. De l'autre, "se rendre étranger chez soi" et disparaître au sein de son propre univers quotidien est l'expérience que cherchait à provoquer le collectif artistique Ici-Même en traversant, à pied et en 3 semaines, l'agglomération grenobloise⁸.

Comme l'a souligné Jean-Paul Thibaud, ces deux contributions interrogent le versant pragmatique de l'esthétique, ouvrant des pistes pour une "esthétique de l'existence". En ce sens, toutes deux renvoient à une sorte de dépaysement en creux, fondé sur le manque, l'absence. En ce sens aussi, les états de brèche dont il est ici question (se mettre en danger, mettre en mouvement l'insensibilité...) n'engagent pas tant le rapport à un milieu que la relation à soi-même et aux autres -l'expérience imaginée par Ici-Même se rapprochant d'une forme de "dépaysement intérieur" qu'évoquait Rainer Kazig-

Sur un mode différent dans les deux cas, le temps joue un rôle important : alors que les travailleurs sociaux saisissent les opportunités de communication avec les sans-abris dans un format temporel qui est celui de l'interaction sociale, les brèches recherchées par Ici-Même se déploient dans le processus de ralentissement qu'offre le voyage à pied.

Ce que mettent en évidence les deux contributions est aussi le *travail* du dépaysement. Pour le collectif artistique, ce travail prend appui sur un ensemble de protocoles et de contraintes qui reproduisent les conditions du voyage (partir sac à dos, dormir chez l'habitant, communiquer par cartes postales...). Dans le cas des maraudes, c'est sous la forme des compétences, du "tact" déployé par les travailleurs sociaux pour "faire renaître l'étincelle du sensible" que se manifeste le processus : sourire, porter le sans-abri sans l'agripper, le rasseoir dignement... La vocation partagée avec l'esthétique est alors de

⁶ Qui, chez Thomas Hirschhorn, correspond à un refus de la médiation culturelle et institutionnelle.

⁷ Schulze, Gerhard 2000: *Die Erlebnis-Gesellschaft. Kultursoziologie der Gegenwart*. Frankfurt/Main; New York, p. 98-102.

⁸ "Les paysages étaient extraordinaires", 2004.

"travailler avec la matière corporelle", de chercher "à ouvrir des mondes de perception" et donc à "faire surgir un espace où la sensation advient".

De plus, même si l'espace urbain et sa mise en ambiance ne constituent pas la source du dépaysement (notamment, les actions d'Ici-Même n'ont pas pour objet la transformation d'un lieu), celui-ci joue pourtant davantage qu'un rôle de contexte. Dans les deux cas, c'est bien en effet -aussi- la ville qui permet au processus esthétique de se déployer. En particulier, "la texture mouvante de la ville", qui constitue pour Marc Breviglieri l'arrière-fond majeur de l'activité professionnelle du Samu Social, permet, au cours des maraudes, de déjouer l'atmosphère normative de l'Assistance Publique en créant des espaces et des moments de contiguïté sensible entre travailleurs sociaux et sans-abris.

La sensibilité aux ambiances urbaines fonctionne ainsi comme un ensemble de ressources : des ambiances là encore diffuses mais qui, à leur manière, font de la ville "une force de configuration" (Henry Torgue).

Corps et intercorporité en espaces publics

Lundi 30 mars 2009 – ENS LSH Lyon

Rachel Thomas (CRESSON)

MATINEE (10H - 13H)

Mot d'accueil :

Yves Winkin

Directeur - adjoint de l'ENS – LSH
Chargé de la recherche et des relations internationales

Cadrage du séminaire (10 mn) :

Jean-Paul Thibaud

Directeur de recherche CNRS-CRESSON
Responsable du Réseau International Ambiances

Cadrage de la journée (10 mn):

Anne Jarrigeon

Chercheur en sciences de l'information et de la communication
Chargée de mission ENS-LSH

Rachel Thomas

Chargée de recherche CNRS-CRESSON

Intervention de l'invité (30 mn) :

François Laplantine

Professeur émérite à l'université Lyon 2
Docteur *honoris causa* de l'Université fédérale de Salvador de Bahia

Discutant (20 mn) :

Grégoire Chelkoff

Professeur des Ecoles Nationales Supérieure d'Architecture
Directeur du Cresson

Texte discuté : Laplantine, F. (2005). Le social et le sensible. Paris, Ed. Tétraèdre

Discutant (20 mn) :

Yves Winkin

Professeur d'anthropologie de la communication

Texte discuté : Laplantine, F. (2003). De tout petits liens. Paris, Ed. Mille et une nuits.

Débat (30 mn)

Animation Yves Winkin, Anne Jarrigeon, Rachel Thomas

APRES-MIDI (14H - 17H30)

Les enfants de la rue au Brésil

Stéphane Tessier

Anthropologue, Médecin de santé publique
Président de REGARDDS

Anthropologie poétique de l'anonymat

Anne Jarrigeon

Chercheur en sciences de l'information et de la communication
Chargée de mission ENS-LSH

*Auditeurs-baladeurs
Incarnation musicale en milieu urbain*

Anthony Pecqueux

Sociologue, Chercheur au SHADYC (CNRS – EHESS)
Chargé de conférence EHESS

*Free parties, parcours de tuffeurs
et pratiques urbaines*

Aurélie Chêne

Maître de conférence en sciences de l'information et de la
communication à l'université de St Etienne
Chercheur au MODYS (UMR 5264 CNRS)

Le handicap et les corps stigmatisés

Rachel Thomas

Sociologue, Chargée de recherche CNRS-CRESSON

Débat et conclusion (2H)

L'inflation des travaux sur le corps dans le champ des sciences humaines et sociales rend visible la multiplicité des points de vue sur le sujet et donne à comprendre sa complexité. Du corps social au corps objet, du corps imagé au corps marqué, du corps outil au corps émotionnel..., tout un pan de la recherche tente en effet de saisir, dans le sillage des thèses fondatrices de l'anthropologie sociale et culturelle, les différentes facettes de cet instrument majeur de notre rapport au monde. Le propos de cette journée de réflexion dédiée au *corps et à l'intercorporéité en espaces publics* était ainsi aussi partiel et particulier que ces multiples travaux. Son objectif consistait à ébaucher les prémises d'une réflexion sur les rapports entre ambiance et culture, à partir d'une problématisation de la question du corps dans l'espace public urbain : comment s'élabore, s'exprime et se partage, de manière souvent implicite, une culture sensible particulière, entendue provisoirement comme des manières d'être, d'éprouver et de vivre ensemble la ville ? comment mon corps témoigne-t-il, autrement dit, de ma relation aux autres et du partage des cadres sensibles quotidiens ?

Pour tenter de répondre à ces questions, deux voies de réflexion furent proposées aux intervenants. La première, explicite et commune aux trois journées de séminaire, consistait à s'emparer de la thématique du dépaysement – définie en amont comme « une brèche dans les habitudes perceptives », comme « une mise en défaut d'un rapport de familiarité avec le monde » (JP. Thibaud) - pour mieux appréhender la plasticité des corps en ville, les manières de bouger et d'interagir avec autrui dans l'espace public urbain. La seconde, implicite, proposait de s'interroger sur les apports possibles d'une anthropologie à la fois modale et sensible pour appréhender théoriquement et empiriquement cette thématique du corps et de l'intercorporéité en espaces publics. La relecture des travaux de François Laplantine (G. Chelkoff, Y. Winkin), leur discussion en présence de l'auteur et surtout leur résonance avec les réflexions sur la notion d'ambiance permet aujourd'hui que soient exposés quelques préalables à une nouvelle approche du corps et de l'intercorporéité en espaces publics qui prête attention aux « infimes modulations de la sensibilité » (Laplantine, 2002).

Si la recherche sur les ambiances architecturales et urbaines commence à s'intéresser au rôle des cultures sensibles dans les manières de percevoir et d'agir en ville, elle s'interroge encore peu sur la manière dont ces cultures non seulement modèlent les cadres sensibles de la vie quotidienne mais aussi s'incarnent dans des manières de bouger, dans des modes d'expression et de relation à autrui partagés. Or, l'intérêt porté aux modalités d'expression des corps dans l'espace public urbain, à leurs rapports respectifs, à leurs transformations, à leurs productions sensorielles, à leurs mises en mouvement dans l'espace public urbain... peut constituer non seulement une voie d'analyse pertinente de ces rapports entre ambiance et culture mais aussi un moyen heuristique de penser la dimension synesthésique de l'expérience urbaine. La mise en jeu du corps dans la vie urbaine, de ce point de vue, ne saurait être prise en compte seulement à partir du modèle de la communication interpersonnelle et des stratégies de présentation de soi si bien décrites par Erving Goffman. De la même manière, sa compréhension ne peut être réduite ni au faire du corps, à ces actions pratiques, à la description des diverses « techniques du corps » (Mauss, 1950) qui la sous-tendent, ni à celle d'indices supposés reproduire une forme de façonnage du social (Jarrigeon, 2004). L'intérêt porté aux processus de mise en jeu du corps dans la vie urbaine conduit d'abord et nécessairement à construire ce que l'on pourrait appeler provisoirement *une esthétique de la vie urbaine*, c'est-à-dire une forme de connaissance du monde urbain actuel qui s'attache moins à comprendre les manières de percevoir et de donner sens à l'environnement sensible qu'à saisir les manières de le sentir et de l'éprouver. Cette première posture de recherche en appelle immédiatement une seconde, qui consiste à

réaffirmer le caractère premier du corps dans l'appréhension de l'environnement, des objets et des êtres qui nous entourent. Plus qu'une simple enveloppe cutanée, plus qu'une construction symbolique, le corps est à considérer comme participant et agent premier de notre action commune dans et sur la ville, comme fondement même de notre culture sensible et de notre rapport aux ambiances urbaines. Formulé autrement, le corps est un moyen d'expérimenter, de dire et de rendre intelligible le monde et les cultures sensibles à l'œuvre au quotidien. « Mon corps n'est pas seulement un objet parmi tous les autres objets, un complexe de qualités sensibles parmi d'autres, il est un *objet sensible* à tous les autres, qui résonne pour tous les sons, vibre pour toutes les couleurs, et qui fournit aux mots leur signification primordiale par la façon dont il les accueille. Le corps (...) est cet étrange objet qui utilise ses propres parties comme symbolique générale du monde et par lequel en conséquence nous pouvons « fréquenter » ce monde, le « comprendre » et lui trouver une signification » (Merleau-Ponty, 1945, p. 273-274).

En prise, ancrés dans le quotidien, engagés dans les multiples situations qui rythment et font la vie urbaine, ces corps - tantôt cachés, tantôt exhibés - toujours en torsion et en tension (A. Pecqueux, A. Chêne) - opèrent sur divers registres qu'il s'agit alors de saisir : le registre de l'alternance des apparences (que décrivent aussi bien F. Laplantine et Y. Winkin à propos des interactions physiques entre Japonais qu'A. Jarrigeon à propos du « travail des apparences » en public), celui de la simultanéité de la présence et de l'absence (observé par A. Pecqueux chez les auditeurs-baladeurs ou A. Chêne chez les danseurs de *free-party*), celui de l'oscillation entre engagement et désengagement (abordé par S. Tessier lors de son travail avec les enfants des rues au Brésil ou encore par R. Thomas lorsqu'elle observe les modes de cheminement des personnes handicapées)... . Plastiques, adaptables, ces corps modèlent en retour et dans une réflexivité quasi permanente avec autrui, les cadres sensibles de leur quotidien, régulant leur emprise, produisant aussi quelques indices visibles des transformations sensibles à l'œuvre en ville à une époque donnée.

Cette hypothèse d'un enracinement corporel, voire charnel (Thomas, 2006, 2007) de l'expérience urbaine pose cependant un certain nombre de problèmes épistémologique et empirique. L'un d'entre eux est qu'il touche à de l'implicite, à du non verbalisable, à une dimension finalement pré-réflexive de l'expérience urbaine. S'interroger sur le corps, outre s'interroger sur sa mise en mouvement, sur ses postures, sur les divers registres gestuels et sensibles du rapport à l'autre ou à l'environnement, c'est aussi questionner des sensations, des impressions, des affects, des humeurs... à peine palpables, souvent éphémères, difficiles à exprimer par le langage. Or, comment observer, dire et décrire cet indicible du corps en espaces publics ? peut-on se passer de médiations ou plus justement quelles médiations mettront en place ? Un autre problème causé par cette hypothèse d'un enracinement corporel de l'expérience urbaine a trait au fait qu'il renvoie à la dimension temporelle de cette expérience, et plus précisément à l'enchevêtrement de deux formes de temps : celui, d'une part, du temps long et linéaire de l'histoire urbaine et de l'évolution des cadres sensibles au cours des âges et des transformations de la ville ; celui, d'autre part, du temps court, parfois saccadé ou éphémère, de la circulation des corps dans l'espace public urbain, de leurs mouvements, de leurs rencontres, des gestuelles et postures répétées et plus ou moins synchronisées... . Or, comment penser à la fois cette place des temps dans l'expérience urbaine et comment l'articuler à une réflexion sur le corps et l'intercorporité en espace publics ? Ou formulé autrement, comment penser ces mouvements des corps dans leur fugacité, dans leur capacité à dessiner des tendances évolutives de la société aussi bien que dans leur répétition et leur continuité ?

Le dialogue instauré, au cours de cette journée, entre la problématique des ambiances architecturales et urbaines et les travaux de François Laplantine ouvre des pistes stimulantes. La première concerne la nécessité de mettre en œuvre une approche modale de cette question du corps et de l'intercorporéité, et plus largement de la question du sentir dans l'espace public urbain. En cela, cette proposition fait écho au positionnement des membres fondateurs du Cresson et constitue un préalable à toute étude du sensible et des rapports entre ambiance et culture. Formulé autrement, il s'agit davantage de s'intéresser aux processus (de construction, de circulation, de reproduction, d'adaptabilité, de réappropriation, de partage, de déstabilisation...) des manières d'être et de bouger en ville, à leur articulation, à leurs modulations, à leur transformation dans le temps ... plutôt que de chercher à en expliquer les motifs en morcelant le corps et ses rythmes en unités discrètes. « Le corps est toujours en transformation, en mouvement. Il est impossible de le stabiliser sémiologiquement en unités de sens découpées dans un continuum » (F. Laplantine). Cette perspective modale conduit alors François Laplantine à proposer deux types d'épistémologie.

La première, qui répond à la préoccupation de « dire le corps », concerne *une épistémologie de la traduction* et rend nécessaire le recours à la médiation. Elle repose sur deux principes majeurs : la nécessité de « tourner autour du corps » plutôt que de l'aborder de front pour éviter le double écueil de le « chosifier » et de reconduire la coupure corps/esprit si souvent maintenue ; la nécessité aussi de recourir à d'autres langages (celui de la danse chez A. Chêne, de l'architecture chez G. Chelkoff, du cinéma chez F. Laplantine, de la vidéo et/ou de la photographie chez A. Jarrigeon, de la déficience chez A. Pecqueux et R. Thomas...) pour développer des répertoires descriptifs porteurs de ces arrières-fond culturels et sensibles qui sous-tendent l'expérience urbaine.

La seconde attitude induite par une approche modale du corps et de l'intercorporéité en espaces publics procède d'*une épistémologie de la continuité du rythme*. Il s'agit là de se situer dans une logique de l'alternance qui permette de *prendre soin* de son sujet (c'est-à-dire de prendre le temps de s'en imprégner) tout en décentrant systématiquement et périodiquement les points de vue mis en œuvre pour l'aborder. Il s'agit aussi de favoriser la réflexivité du chercheur en questionnant tour à tour ses catégories interprétatives et les manières dont elles circulent. De ce point de vue, l'expérience du dépaysement, parce qu'elle a non seulement « la capacité à faire remonter le sensible à la surface de l'expérience » (JP. Thibaud) mais aussi parce qu'elle place l'individu dans *une posture de l'entre*, semble constituer une perspective méthodologique pertinente pour appréhender cette question du corps et de l'intercorporéité en espaces publics. Le dépaysement recouvre en effet des formes d'expérience diverses qui, toutes, conduisent à une mise en question du rapport de familiarité à l'environnement et de l'ancrage au monde. « Perte momentanée des repères de la vie quotidienne » (JP. Thibaud), « dissolution progressive des stéréotypes » (F. Laplantine), dérangement / déstabilisation des routines perceptives et interprétatives routinières (Y. Winkin, A. Jarrigeon), étrangeté / incongruité de soi face à une situation ou un espace-temps donné (A. Chêne, S. Tessier, R. Thomas), le dépaysement place l'individu, comme le chercheur, dans un mouvement permanent d'engagement et de distance, d'implication et de repli, d'accord et de décalage. Pour le premier – l'anonyme urbain – la situation de dépaysement interroge alors l'ordinaire de son rapport au monde. En remettant en cause ces évidences tacites du quotidien, elle révèle d'une part en quoi la quotidienneté est probablement ce qui constitue en amont notre expérience sensible de la ville, d'autre part en quoi cette quotidienneté n'est jamais prédonnée mais constituée précisément par ce rapport sensible que nous entretenons jour après jour avec le monde.

Pour le second – le chercheur, l'ethnologue – la situation de dépaysement met alors autant en question les schémas interprétatifs classiques que les tentatives d'universalisation de l'expérience urbaine. Parce qu'elle instaure des biais dans la connaissance du monde, parce qu'elle rend le chercheur attentif aux « processus de formation et de transformation du sensible » (G. Chelkoff), parce qu'elle rend possible une forme de « désapprentissage » de la réalité, la situation de dépaysement rend visible et intelligible les éléments et processus implicites à l'œuvre au quotidien. Or ce n'est probablement qu'à ces deux conditions – osciller entre l'immersion familière et le dépaysement et s'interroger aussi bien sur la manière dont se construit réciproquement notre rapport sensible au monde que sur la manière dont se partage au quotidien une culture sensible commune - qu'une esthétique des formes de vie urbaine peut être aujourd'hui menée.

Politiques du sensible et langages de la ville

Synthèse de la journée du 5 mai 2009, Bibliothèque Nationale Richelieu, Paris

Nicolas Tixier (CRESSON)

« J'appelle partage du sensible, ce système d'évidences sensibles qui donne à voir en même temps l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les places et les parts respectives. »

« C'est un découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique comme forme d'expérience. La politique porte sur ce qu'on voit et ce qu'on peut en dire, sur qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire, sur les propriétés des espaces et les possibles du temps. »

Jacques Rancière, *Le partage du sensible*. Éd. La fabrique, Paris, 2000

Matinée

Introduction : **Jean-Paul Thibaud**

Contributions de : **Henri-Pierre Jeudy** et **Marc Abélès** (LAIOS, EHESS)

Suivi d'un débat avec **Virginie Milliot** et **Pascal Amphoux**

Après-midi

Interventions courtes suivies de débats

Nicolas Tixier : *Paroles données, paroles rendues – la Place de la République en marches (introduction)*

Stéphane Tonnelat : *Marcher jusqu'au métro à New York : l'ambiguïté de l'espace public de la station, transition entre quartier et réseau*

Sophie Wahnich : *Les émotions collectives doivent-elles rester suspectes ?*

Maria Claudia Galéra : *La contagion de la peur comme production d'ambiance au Brésil*

Jacques Lolive : *Mobilisations esthétiques : quand les artistes participent aux mobilisations d'habitants*

Nathalie Blanc : *Paysages du récit. Vers une politique des formes ?*

Dans ses réflexions sur le partage du sensible Jacques Rancière tente de définir un espace où se croisent l'expérience sensible historiquement construite, les modes de vie et les rapports de production. La fabrique du sensible ne serait plus réservée au monde de l'art mais constituerait bien un enjeu politique réel qui a des implications immédiates au niveau même de nos modes d'existence.

Cette journée de séminaire est la troisième d'un travail exploratoire sur l'expérience du dépaysement. La première journée portait sur le thème du *corps et de l'intercorporalité* et la deuxième sur celui de *l'esthétique ordinaire*. Cette dernière journée s'appuie en partie sur la proposition de Jacques Rancière et a pour thème *Politiques du sensible et langages de la ville*.

Cette relation entre esthétique et politique à partir de la question du sensible a été abordée en deux temps. La matinée a été pleinement consacrée aux travaux d'Henri-Pierre Jeudy et de Marc Abélès sur la place et les effets des politiques sensibles dans la sphère publique et à l'heure de la globalisation contemporaine. L'après-midi a été réservée à une suite de courtes interventions développant ce même questionnement mais à partir d'expériences et d'exemples variés où l'instauration du sensible permet de réfléchir aux processus de fabrication, de partage, de diffusion et de contagion des ambiances. Comment les brèches dans les habitudes perceptives aident à questionner ce partage du sensible, ces phénomènes émotionnels collectifs avec leurs mises en scène et leurs langages ?

Henri-Pierre Jeudy a construit son intervention en 3 parties, s'appuyant pour chacune d'elle sur un de ses ouvrages, dans cet ordre :

- *L'absence d'intimité*, Paris, Circé, 2007.
- *L'exposition des sentiments*, Paris, Circé, 2009.
- *Critique de l'esthétique urbaine*, Paris, Sens et Tonka, 2003.

L'introduction de la dimension d'une sphère intime, comme une tierce catégorie reconfigurant les séparations classiques entre sphère privée et sphère publique, permet pour HP Jeudy de resituer le corps, l'expression, l'action individuelle, comme éléments constituant d'un espace contemporain qui peut alors être pensé collectivement. L'intimité se vit dans l'espace public. Qu'un visage trahisse des choses intimes malgré la volonté de garder un certain secret ou que l'on mette en place « un étalage de son ego » qui pourrait apparaître comme « une conquête de l'universalité », il y a par l'arrivée de l'intime dans la sphère publique « un échange de soi pour et par le regard de l'autre ». Cette relation intime (HP Jeudy parle *d'intimité partagée*) s'établit toujours dans un processus relationnel, produisant jusqu'à des « communautés intimistes ».

Ce « sentimentalisme collectif » trouve une de ses formes sociales et politiques avec la compassion collective. L'idée d'une « assise des relations morales sur la pitié » est par exemple particulièrement présente dans l'idéologie de la réparation, voire dans l'état de résignation collective, comme une « ambiance thérapeutique collective » qui se joue avec les sphères intimes. Différemment de Rancière pour qui l'esthétique serait une fabrique du sensible, HP Jeudy voit plutôt le sensible comme « l'artifice public de la légitimité morale du politique ». « L'esthétique venant alors au secours du politique ».

- Marc Abélès, a lui aussi construit son intervention à partir de ses récents ouvrages :
- *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, 2008.

- *Le spectacle du pouvoir*, Paris, l'Herne, 2007.
- *Politique de la survie*, Paris, Flammarion, 2006.

Développant la place des nouveaux pouvoirs à l'ère de la globalisation (une économie basée sur le capital financier, les mutations rapides des technologies de l'information et de la communication, la recomposition globale des relations entre les différents pays, entre les principes de centre et de périphérie qui ne serait plus aussi tranché...) Marc Abélès s'interroge sur la situation actuelle où l'on ne pourrait plus individuellement avoir la maîtrise de ce qui se passe, où les différenciations entre le global et le local serait de plus en plus fines et imbriquées.

Il s'appuie ensuite sur le géographe britannique David Harvey avec ses travaux critiques sur la condition postmoderne, et reprend l'hypothèse d'Arjun Appadurai dans « Après le colonialisme : Les conséquences culturelles de la globalisation » (2005) qui décrit la globalisation comme un phénomène culturel qui nous a fait entrer dans une ère postcoloniale, une ère où l'imagination devient une force sociale tandis que l'État-Nation est violemment mis en cause, où les relations entre les cultures occidentales et non occidentales sont profondément remodelées. Un « monde sans souveraineté », « une gouvernance sans gouvernement » s'installe en laissant place à des acteurs d'une scène transnationale (FMI, ONG, Banque mondiale, etc.). Que les états tentent ou non de résister, il y a un déplacement du politique qui ne serait pas uniquement sur le plan des organisations, mais bien une transformation en profondeur de nos rapports au politique.

Nous passerions d'un régime de la convivance (régime de l'être ensemble pacifiquement ou non, que le politique cherchait à améliorer) et un régime de la survivance (de quoi demain sera-t-il fait dans ce contexte globalisant ? Face à « l'expérience anthropologique de la menace » (écologique, économique, etc.) c'est l'inquiétude de la survie qui interpelle le politique, où demain n'est plus synonyme de progrès).

Ce changement de paradigme (de la convivance à la survivance), nous le retrouvons à un autre niveau dans le débat entre ambiance et environnement... Comment contextualiser et donner un sens aux ambiances avec ces phénomènes actuels de globalisation et de menace ? Si la durabilité devient une notion centrale... comment peut alors se gérer cette survivance ? Comment le global-politique peut cohabiter avec le politique institutionnel ? Imposant au niveau de chaque individu un repositionnement face au collectif. Un des repositionnements consiste bien à rendre visible les conflits, à montrer individuellement et collectivement que l'on est là, que l'on existe. Configuration actuelle d'un partage du sensible : créer les conditions d'une visibilité de sa position, de son existence, non plus uniquement de façon locale, mais en résonance avec des réseaux globaux, hors d'un cadre politiquement organisé.

Le débat s'enclenche sur ces nouvelles formes d'organisation politique du sensible (espace numérique, ronde des enseignants chercheurs, mais aussi par exemple l'installation récente et permanente des « marchés de la pauvreté en ville, etc.) qui trouvent dans l'espace public, justement un espace pour exister, être visible et pour qu'un écho existe. Expressions relevant plus une situation d'existence que d'un message pour des destinataires connus. Compassion collective partagée pouvant donné en apparence le sentiment de résignation et d'installation d'une précarité permanente face à la dynamique elle aussi permanente des cadres de référence (qui n'en sont plus)...

Ce passage d'une société de la convivance à une société de la survivance entraîne une reconfiguration de l'être ensemble, où se jouent simultanément, le besoin d'immédiateté, de visibilité et le besoin de prise de distance face au brouillage de ce qui relève du local et du global. Une forme de politique parallèle qui donne place au corps, et où les sphères de l'intime et de l'exposition viennent elles aussi brouiller la classique séparation public / privé.

L'après-midi a été organisée à partir de courtes interventions suivies de débats sur des phénomènes émotionnels collectifs dans l'espace public urbain, de leurs mises en scène et de leurs langages.

En synthèse, débats et en pistes de travail, plusieurs points ont été discutés :

Pour Pascal Amphoux, à partir des exemples cités dans la journée, on observe dans les pratiques de l'espace public de nombreuses et nouvelles formes de passages entre le statut de foule, de masse et celui de public, à un autre niveau entre les situations de spectateurs et d'acteurs. Situations où l'on peut passer d'acteur à spectateur à tout moment. Avec la figure du tiers intervenant dans le jeu des acteurs (comme par exemple peut l'être l'orchestre, tiers entre le public et la scène). Nouvelles formes d'être en public, quand l'habitant ordinaire « joue » comme sur une scène dans l'espace public (certaines formes de manifestations, de regroupement, de moments préparés, etc.), il n'est plus le passant ordinaire, mais il n'est pas non plus l'acteur pouvant être identifié comme tel. Ces jeux avec les rôles de chacun, ont sans doute à voir avec l'émergence de projets aux formes inédites dans leur mode de constitution même, avec en question réciproque, comment certains espaces permettent l'invention de telles pratiques. Il y a de la même manière une possibilité de transposer ces phénomènes à la façon dont le projet architectural et urbain peut émerger, se construire avec des implications nouvelles d'acteurs. Cet espace intermédiaire entre la scène et la salle, d'une certaine façon, dans les stratégies de pouvoir des politiques culturelles, seraient comparables à des orchestrations, au sens où elles vont localiser et chercher à focaliser les pratiques. Mais ces attitudes, font aussi référence à Hermès (cf. aussi les travaux des années 80 : les 5 *Hermès* de Michel Serre). Hermès est le dieu de l'échappement ; qui sème le trouble, inverse les rôles, etc. Dieu des commerçants et des voleurs, du retournement et de l'ambivalence, mais dans une logique qui n'est pas celle de la militance, du pouvoir, mais bien de l'échappement. Echapper à l'ambiance des choses, échapper au *double-blind*, etc. La question de la jubilation de la peur est présente dans les formes publiques avec comme énoncées par Sophie Wahnich, les trois menaces : la contrainte, la menace et la jouissance, comme trois moteurs qui motivent le mouvement de la foule. Où ce n'est pas l'un ou l'autre, la substitution de l'un par l'autre, mais bien les façons de composer avec ces trois registres, de les associer, de les dissocier, de leur donner des pondérations différentes, qui permet de dire des choses différentes sur les ambiances publiques, autant au niveau de l'analyse que du projet. La déconnexion entre expressions actuelles et représentations collectives, s'illustre dans ces nouvelles formes d'émergence de la parole.

Pour Henry Torgue, habitants, artistes, aménageurs, politiques sont concernés et tour à tour jouent un rôle dans la construction des espaces de vie, inventent des formes de contributions, sans se confondre pour autant et sans non plus constituer chacun un groupe homogène. Mais ces implications variées et parfois nouvelles, ces rôles parfois inversés entre acteurs, posent différemment la question de la saisie de cette esthétique ordinaire résultante de la production de milieux par les habitants. Tous ces acteurs de façon

singulière, ont des rôles de participation, d'interprétation, de mise en scène, d'invention, de décision, sans pour autant que ces rôles soient donnés une fois pour toute, et sans se confondre, ils ont chacun leur savoir-faire, leur artisanat, leur méthode. Mais on ne peut pas dépouiller aux uns ou aux autres, un de ces potentiels, et en particulier à l'habitant qui a un rôle créateur de son environnement fondamental.

Les habitants producteurs de milieu, c'est certain, mais comment aborde-t-on cette esthétique ordinaire ? Comment se révèle-t-elle ? L'action artistique est une des entrées possibles, comme l'exemplifie l'expérience présentée par Nathalie Blanc. En continuité, sur le rôle des différents acteurs et en particulier des habitants dans la transformation du territoire, Jacques Lolive évoquant les travaux de Olivier Soubeyran sur une possible comparaison entre la composition musicale et celle de l'aménagement. Comment concilier les figures musicales du compositeur et de l'improvisateur au niveau de l'aménagement urbain ? Le jazz, entre règles du jeu implicites et improvisation, a-t-il quelque chose à nous apprendre pour la composition urbaine ?

L'idée de l'artiste, qui de façon démurge, complètement inventive, permettrait grâce à son appartenance au régime moderne des arts, de renverser et de transformer les problématiques locales, peut nous empêcher de voir que nous pouvons être dans ce régime utopique tout en restant dans un régime permanent et connu d'un discours qui sature l'espace public et finirait par masquer les réelles problématiques sociales et politiques. On peut prendre comme exemples la parole comme patrimoine, le vivre ensemble comme valeur, l'artiste comme révélateur du lieu, etc. autant de formes d'intervention devenues classiques et peut-être pour partie illusoires ? [Sophie Wahnich].

Pour Jean-Paul Thibaud, la journée a été traversée par une tension entre deux postures, que l'on peut voir comme complémentaires sur la question du partage du sensible à partir des approches politiques :

- D'une part, une posture critique, qui met en œuvre une argumentation de l'ordre de la résistance, de l'ordre de la reproduction, où d'une critique de la reproduction ;
- D'autre part une posture pragmatique, qui s'inscrit dans l'application et l'implication pratique des choses, qui va se trouver plutôt du côté de la création.

Pour Hélène Hatzfeld, il y a trois interrogations qui ont mobilisées les échanges tout au cours de cette journée. Trois interrogations sur lesquelles pourraient s'appuyer un programme de recherche :

- La question de l'expression du monde, si on part des sujets « sentant », avec la question du commun, du différent, du partagé. Ce sujet « sentant » et ses différents rôles dans la sphère publique posent la question de son rapport au global, interrogeant le rapport public, privé avec une nouvelle place pour l'*extime*. etc. Quelles méthodes et postures prendre alors pour étudier ces nouvelles formes d'expression ?
- La question politique du dépaysement :
 - Qui a part à cela ? Qui n'y a pas part ?
 - Quelles valeurs au dépaysement et au partage des ambiances ?
 - Quelles dynamiques ? Autour de la peur, de l'énergie par exemples.

- La question des politiques publiques qui convoquent actuellement l'ensemble des acteurs, mettent en place de nouveaux dispositifs et prétendent à de nouvelles postures – avec en particulier une interrogation à avoir sur des politiques publiques culturelles aujourd'hui et pour demain.

« Notre culture a besoin d'un art de l'exposition de soi ; cet art ne nous rendra pas victimes les uns des autres, mais forgera plutôt des adultes plus équilibrés, capables de faire face à la complexité et d'apprendre d'elle ».

Richard Sennett, *La conscience de l'œil*.
Éditions Verdier, Paris (Éd. originale 1990), 2009.